Bernard GUSTAU

L'ENFANT DE LA NUIT



Bernard Gustau

L'Enfant de la nuit

© Bernard Gustau, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1233-7

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 – L’écho du passé

La Maison Refuge

Le vent de mars à Svendborg ne transporte que froid et sel. Depuis la chambre du premier étage, Naja Kristensen peut entendre la Baltique frapper contre les rives avec la régularité obsédante d’un cœur qui refuse de s’arrêter. Ce bruit nocturne s’est installé dans sa conscience comme un métronome, scandant les années depuis la mort d’Aksel. À 23h45, elle est encore éveillée, bien que demain, elle commence à cinq heures du matin à l’hôpital de Svendborg. Une habitude qui date d’avant, d’une époque où rester vigilante était une nécessité, avant que tout ne devienne simplement habituel.

À côté d’elle, Malik dort profondément, son bras gauche reposant sur le drap blanc qu’elle a changé ce matin. Son corps respire avec la régularité d’un homme qui a trouvé la paix quelque part entre Marrakech et Copenhague, quelque part dans cet interstice où les vies hybrides deviennent possibles. Galeriste de quarante-deux ans, né d’une mère marocaine et d’un père danois qui se sont rencontrés en 1981 lors d’une conférence UNESCO, Malik possède ce don rare de dormir paisiblement, comme si le monde n’avait jamais exigé de lui plus qu’il ne pouvait donner. Son visage, même endormi, porte les traces douces de cette dualité : des traits arabes adoucis par la lumière nordique, une bouche qui sourit, même au repos.

Naja l’observe un instant, pleine de cette tendresse qui règne entre eux sans paroles. Huit ans. Cela fait huit ans qu’elle le connaît, sept qu’ils vivent ensemble. Depuis la mort d’Aksel, depuis que le monde s’est fissuré comme la glace sous le poids d’une présence devenue absence.

La maison exhale son parfum habituel : bois ciré et propreté clinique, une esthétique que Naja a construite pierre par pierre depuis le jour où elle a compris que le chaos était insoutenable. Les murs de la chambre sont peints en blanc nordique, ce blanc qui n’existe que dans les pays où la lumière hivernale fait craquer les certitudes. Pas de désordre. Pas de photographies d’Aksel sur les étagères, elle ne supporterait pas le contraste entre son visage figé et l’espace vide que son absence creuse chaque jour. Rien qui rappelle le Groenland, cette terre de tempêtes où son fils de treize ans avait été emporté par une avalanche lors d’une randonnée scolaire en avril 2016.

Elle se souvient de chaque détail avec la précision cruelle de ceux qui

survivent : l’école avait organisé cette randonnée comme rite de passage pour les enfants qui atteignaient l’adolescence. Nuuk, la capitale. Un projet pédagogique sur les risques climatiques et l’écologie arctique. Aksel avait hérité de la passion de sa mère pour le Groenland, ce territoire qu’elle avait quitté à vingt-quatre ans pour étudier l’infirmerie à Copenhague. Il voulait être géologue. Il rêvait de comprendre pourquoi la terre bougeait, pourquoi elle engloutissait les choses qu’on aimait.

L’avalanche l’avait emporté à 13h42, un jeudi après-midi d’un mois qui aurait dû marquer le début du printemps arctique.

Naja sort du lit sans bruit. Son corps de quarante-sept ans se lève avec la raideur de quelqu’un qui a appris à vivre dans un silence musculaire. Son uniforme d’infirmière attend sur la chaise de rotin près de la fenêtre : pantalon blanc, tunique verte, chaussures de sport que les patients de l’hôpital ne remarquent jamais. Elle descend l’escalier en bois de teck, chaque marche émettant, sous ses pieds nus, un léger craquement qu’elle connaît par cœur. Dix-sept marches. Pas dix-huit, elle les a comptés mille fois.

En bas, la cuisine respire la modernité danoise minimaliste. Deux murs gris, deux murs blancs. Des armoires en chêne clair. Un évier en pierre blanche. Un café fait à la cafetière française le matin, jamais le soir, mais ce soir Naja est attirée par une tasse de thé qu’elle ne boira probablement pas. C’est ce qu’elle fait quand l’insomnie devient une compagne : elle prépare le rituel du thé sans l’accomplir jusqu’au bout. La théière électrique bout avec un léger sifflement.

C’est à ce moment que le bruit arrive.

Sourd. Irrégulier. Désespéré.

On frappe à la porte d’entrée.

Elle se fige. Son cœur effectue un battement erratique dans sa poitrine. À 23h47, personne ne frappe à la porte à Svendborg. La petite ville côtière, lovée sur l’archipel de Funen, n’est pas le genre d’endroit où l’on frappe la nuit. Les gens laissent des messages. Ils envoient des SMS. Ils demandent la permission. On ne frappe pas à une porte à presque minuit en plein mois de mars, quand le vent porte des traces de neige et que la Baltique respire comme un animal blessé.

Naja pense à Malik qui dort. Elle devrait le réveiller. C’est ce que feraient les femmes intelligentes. Mais elle n’est pas intelligente cette nuit. Elle est juste éveillée.

Elle hésite une seconde. Puis elle marche vers la porte d’entrée, traverse le petit vestibule où pendent les manteaux.

Elle ouvre.

L’air polaire la frappe comme une gifle. C’est un mur de froid qui entre dans vos poumons et vous gèle les alvéoles. Et puis, il y a l’enfant…

Cheveux noirs collant à des tempes moites. Traits inuits, pommettes larges, yeux bridés, peau couleur ivoire. Une parka rouge détrempée dégouline de gouttelettes de neige fondue sur le carrelage immaculé de l’entrée, créant plein de petites mares. Ses mains tremblent, non seulement de froid mais de peur.

Mais ce qui paralyse Naja, c’est cela : ses pieds nus. Les pieds de l’enfant sont nus, rouges, écorchés par le froid glacial. Enfouis dans des chaussures de sport usées, des Converse noires datant de plusieurs années, sans chaussettes. Naja peut voir les traces du gel sur les petits orteils, des points blancs de début de gelure. La neige fondue a transformé les chaussures en chaussons de souffrance. Elle murmure :

— Mon Dieu.

Elle recule instinctivement et tire rapidement l’enfant à l’intérieur. L’infirmière en elle prend le contrôle.

La fillette titube. Elle porte un pantalon de jogging gris trop grand, comme s’il avait appartenu à quelqu’un d’autre, quelqu’un de plus grand. Elle a onze ans peut-être, mais il y a quelque chose dans ses yeux qui ressemble à une vieillesse prématurée, une gravité dans le regard qu’on ne devrait jamais avoir à cet âge.

Naja lui dit en danois :

— Attends, attends ici.

Puis elle switch automatiquement en groenlandais, en kalaallisut, la langue qui vit en elle depuis l’enfance.

— Ajunnguilaq, sumé ilinnera ? Reste, d’où viens-tu ?

L’enfant lève les yeux vers Naja. Et elle parle en groenlandais, dans ce dialecte kalaallisut qui vibre comme une langue oubliée, chantante et profonde. Sa voix est petite, mais le poids des mots est énorme :

— « Si tu es perdue, cherche un Groenlandais »

Sept mots.

Sept mots en groenlandais. Pas en danois. Pas dans la langue commune. Mais dans cette langue que seuls ceux qui connaissent le Groenland parlent réellement. Naja sent son cœur basculer. Elle s’appuie sur l’encadrement de la porte. Elle demande :

— Qui... qui t’a dit ça ?

Sa voix s’est transformée. C’est la voix d’une mère. C’est la voix du passé.

L’enfant ne répond pas. Elle tremble de manière incontrôlable. Naja sort de son hébétude. Elle referme la porte, après avoir vérifié que personne ne l’a suivie

dehors dans la nuit svendborienne. La rue est vide. Les maisons des voisins sont obscures. Seul un réverbère vacille à cinquante mètres, projetant une lumière jaune maladive sur le pavé mouillé.

— Viens. Viens. Tu as froid. Tu as besoin de chaleur.

Elle soulève doucement l'enfant, étonnamment légère, et la porte dans le salon. Chaque pas est un mouvement connu, exécuté mille fois avec les patients à l'hôpital, mais jamais avec une charge émotionnelle pareille.

Le salon de Naja et Malik est modestement meublé : canapé gris clair, fauteuils en rotin, une bibliothèque au mur avec des livres soigneusement rangés par couleur, pas par sujet. Une cheminée électrique, (Malik avait insisté pour un vrai feu, mais Naja avait refusé), diffuse une lueur orange douce. Il est tard. Trop tard pour ce qui arrive.

— Assieds-toi.

Elle attrape le plaid bleu, celui que sa mère lui avait envoyé de Nuuk trois ans avant sa mort, et l'enveloppe autour des épaules de l'enfant.

— Je m'appelle Naja.

La petite répond en danois cette fois, avec un accent groenlandais pur.

— Je sais. Je sais qui tu es.

— Et toi ? Quel est ton nom ?

— Paninnguaq, mais ici, au Danemark, on m'appelle Sienna. Ce prénom est un mensonge.

Le nom n'est pas groenlandais. C'est un nom universel, un nom qui pourrait appartenir à n'importe quel enfant dans n'importe quel pays du monde. Cela rend le moment encore plus étrange, encore plus irréel. Naja va à la cuisine. Elle revient avec une tasse de chocolat chaud préparé à la hâte, avec du lait entier qui fume encore. Elle ajoute trois sucres, puis une quatrième cuillère sans réfléchir. Elle ajoute rapidement un trait de vanille et une pincée de cannelle parce que Malik dit que c'est marocain, que c'est chez lui, que c'est la saveur de l'amour quand on ne sait pas comment l'exprimer autrement. L'enfant a besoin de sucre. L'énergie. La chaleur.

— Tiens, bois.

Sienna enveloppe ses petites mains autour de la tasse. Elle serre si fort que ses articulations deviennent blanches, décolorées par la pression. Et puis elle boit. Le chocolat chaud doit lui brûler la gorge, mais elle le boit quand même, comme si elle en avait désespérément besoin.

Naja s'accroupit. Elle enlève les chaussures de l'enfant et examine ses pieds. La formation médicale reprend le dessus : gelure au premier degré, peut-être au

deuxième sur les orteils. Pas de dégâts tissulaires majeurs. Pas de noircissement. Pas encore. Mais une heure de plus dehors et cela aurait pu être différent.

— Je vais t'apporter des chaussettes, des épaisses, en laine.

Elle monte l'escalier rapidement. Son cœur est maintenant un instrument sauvage dans sa poitrine. Elle respire. Elle prend les chaussettes dans le tiroir de la commode, les vraies, les Islandaises, achetées lors d'un voyage qu'elle ne voulait pas faire mais que Malik avait insisté pour faire, parce qu'il disait que rester enfermée dans la maison avec ses fantômes était une forme de mort lente. Les chaussettes sentent la lanoline brute, cette odeur primaire de mouton qui ancre le corps dans la réalité physique. Elle redescend.

Naja enfile les chaussettes en laine aux pieds de Sienna. Elle est infirmière. Elle connaît la douleur. Elle sait que, quand on réchauffe un membre gelé, la douleur arrive avant le soulagement. Elle regarde le visage de Sienna se tordre légèrement, mais l'enfant ne crie pas.

— Qui t'a dit la phrase ? Celle sur les Groenlandais perdus.

La fillette boit une autre gorgée de chocolat. Elle contemple la tasse comme si elle contenait les réponses à toutes les questions existentielles.

— Je ne peux pas te le dire, je ne sais pas, je l'ai toujours entendue.

— D'où viens-tu ? Ta famille ? Tes parents ?

Naja s'assoit sur la chaise en face de Sienna. Elle croise les mains devant elle. Sienna relève les yeux. Pour la première fois, Naja peut voir véritablement à travers elle : elle est terrifiée, mais elle est aussi brave. Il y a une résolution dans son regard qui n'appartient pas à une enfant de onze ans.

— Mes parents savent que je suis ici.

C'est une demi-vérité. Naja, avec toutes ses années d'expérience avec les patients qui mentent sur la gravité de leurs blessures, avec les enfants qui cachent les abus, reconnaît immédiatement cette demi-vérité.

Naja dit lentement, pesant chaque mot :

— Sienna. Je dois appeler quelqu'un. Les autorités. Il y a des procédures.

La réponse vient rapidement. Trop rapidement. Trop fermement.

— Non. S'il te plait, non

Naja la voit en panique. Ses yeux cherchent une issue, la porte, une fenêtre, prête à fuir. Elle se lève. Elle doit aller réveiller Malik. Mais elle a peur maintenant de la laisser seule. Elle a peur qu'elle ne s'enfuit et retourne dans le froid glacial. Elle doit faire quelque chose. Appeler quelqu'un. Mais en elle, il y a une voix qui refuse. La voix qui a entendu la phrase en groenlandais. La voix qui sait que cet instant n'est pas un instant ordinaire.

À ce moment, Malik apparaît en haut des escaliers, vêtu d’un t-shirt gris et d’un pantalon en lin blanc. Ses cheveux sont ébouriffés par le sommeil. Il descend lentement, reprenant conscience.

— Naja ? Qu’est-ce qui se passe ?

Sa voix porte cet accent marocain qui épaissit quand il est confus, quand son esprit essaye de naviguer entre ses deux mondes.

— Il y a une enfant...

Malik atteint le bas des escaliers. Il voit Sienna, enveloppée dans le plaid bleu, les pieds dans de grosses chaussettes qu’il reconnait vaguement, tenant une tasse de chocolat chaud. Il voit le carrelage mouillé. Il voit l’expression sur le visage de Naja, une expression qu’il n’a pas vue depuis huit ans, une expression qu’il espérait ne jamais revoir.

Il demande en danois :

— D’où vient-elle ?

Sienna répond avant que Naja ait le temps de parler.

— Du Groenland !

Les Questions Sans Réponses

Malik s’assoit à côté de l’enfant, sur le canapé de lin gris clair, les yeux mi-fermés, essayant de comprendre ce qui se passe. C’est comme si son cerveau, basculant entre deux langues, deux cultures, deux identités, laissait filtrer l’une d’elles quand l’autre était saturée. Maintenant, son langage devient hésitant. Son danois glisse vers l’arabe. Son corps entier cherche une position confortable dans un moment qui ne l’est pas.

Il redemande doucement :

— D’où viens-tu, mon enfant ?

Ses yeux sont fixés sur les pieds de Sienna, sur ces petits pieds qui devaient être les pieds d’une enfant normale, d’une enfant qui rentre chez elle le soir dans une maison chauffée, pas qui arrive, trempée de neige fondue avec des yeux qui connaissent déjà trop de secrets.

Sienna tremble, mais pas seulement de froid. C’est un tremblement qui vient de profond, un tremblement qui part de l’os et remonte à travers la chair jusqu’à la surface de la peau, où il explosera en petits mouvements désordonnés. Ses yeux noirs, des yeux qui portent l’héritage génétique du Groenland, pommettes larges, peau couleur ivoire, traits Inuits purs, évitent ceux de Naja, esquivant, esquissant des regards furtifs vers la cuisine où on entend le bourdonnement du réfrigérateur, vers les fenêtres où les rideaux ne sont pas tout à fait fermés et où on peut voir le reflet noir de la nuit nordique. Il y a quelque chose dehors, pense Naja en regardant la fillette. Quelque chose qu’elle craint. Quelque chose qui attend. Sienna murmure en danois :

— Les anciens m’ont envoyée ici.

Sa voix est si basse qu’on doit se pencher en avant pour l’entendre. Puis, revenant au groenlandais, à ce kalaallisut guttural et chantant qui vibrait déjà dans ces murs une demi-heure plus tôt, émergeant de la bouche d’une enfant qui ne devrait pas parler cette langue dans une maison danoise :

— Je savais que tu viens de chez moi. Je ne veux plus être forcée à être danoise. Je veux être à nouveau Paninnguaq. Je veux rentrer chez moi, je veux ma vraie maman. Je sais que tu comprends ma vraie mère car, toi aussi, tu as perdu un enfant.

Les mots tombent comme des pierres dans l’eau stagnante. Chacun crée des cercles concentriques qui s’éloignent, qui se croisent, qui finissent par recouvrir tout ce qui ressemble à une paix.